# Petites bufflesses, voulez-vous sortir ce soir ?

URSULA K. LE GUIN

## 1

« Tu es tombée du ciel, » dit le coyote.

Toujours recroquevillée sur elle-même, couchée sur le côté, le dos contre le rocher en surplomb, l'enfant observait le coyote d'un œil. L'autre œil était dissimulé sous sa main dont le dos reposait sur le sol.

— « Il y a eu une brûlure dans le ciel, là-haut, le long de la corniche, et puis tu es tombée, » répéta le coyote, patiemment, comme s'il s'agissait d'un fait rebattu. « Es-tu blessée ? »

Elle n'avait rien. Elle était dans l'avion avec M. Michaels, et le bruit du moteur était si fort qu'elle ne comprenait rien de ce qu'il disait, même quand il hurlait, et la façon dont le vent faisait tanguer les ailes lui donnait mal au cœur, mais ça ne faisait rien.

Ils volaient vers Canyonville. Dans l'avion.

Elle regarda. Le coyote était toujours assis là. Il baillait. C'était un gros animal en bonne santé, au pelage épais, argenté. La ligne sombre au coin de son œil jaune aussi nette que celle d'un chat tigré.

Elle se redressa lentement, sa main droite toujours pressée sur son œil droit.

— « As-tu perdu un œil ? » demanda le coyote, intéressé.

— « Je ne sais pas. » Elle reprit son souffle et frissonna. « J'ai, froid. »

— « Je vais t'aider à le chercher, » dit le coyote. « Viens ! » Si tu bouges, tu ne grelotteras plus. Le soleil est levé. »

Une lumière froide et solitaire traversait le terrain en pente, vaste étendue d'armoises. Le coyote trottinait d'un air affairé, reniflant sous des touffes d'herbe-aux-lapins et d'herbe-tricheuse, soulevant un caillou de la patte. « Tu ne cherches pas ? » dit-il, en s'asseyant tout à coup sur son arrière-train, abandonnant ses recherches. « Jadis, je savais faire un tour : je lançais mes yeux dans un arbre, et je pouvais tout voir de là-haut, puis je sifflais, et ils revenaient dans mon crâne. Mais ce maudit geai les a volés, et j'ai eu beau siffler, rien ne venait. J'ai dû coller des boulettes de résine de pin à la place, pour y voir. Tu pourrais essayer. Mais il te reste un œil en bon état ; pourquoi t'en faudrait-il deux ? Tu viens, ou tu préfères mourir ici ? »

L'enfant frissonnait, pelotonnée sur elle-même.

— « Eh bien, viens si tu veux, » dit le coyote ; il bailla à nouveau, fit mine de manger une puce, se releva, tourna les talons et s'éloigna parmi les maigres touffes d'herbe-aux-lapins. Les longues ombres des armoises zébraient la longue pente qui s'étirait vers la plaine. Le svelte animal gris jaune était difficile à voir, et elle le perdit de vue.

Elle se releva péniblement et – sans un mot, bien qu'elle ne cessât de répéter dans sa tête : « Attends, je t'en prie, attends » – elle le suivit clopin-clopant. Elle ne le voyait plus. Elle gardait la main sur son œil droit. Avec un seul œil, il n'y avait plus de profondeur ; le paysage lui apparaissait comme une immense image plate. Le coyote apparut soudain au milieu de l'image, la tête tournée vers elle, la gueule ouverte, les yeux plissés, souriant. Elle sentit ses jambes se raffermir, et la douleur dans sa tête l'élança moins, bien que la souffrance profonde et noire fût toujours là. Elle avait presque rattrapé le coyote, quand il s'éloigna à nouveau. Cette fois, elle parla. « S'il te plaît, attends ! »

— « D'accord, » dit le coyote, mais il continua à trottiner. Elle le suivit, descendant vers l'image plate qui prenait de la profondeur.

À chaque pas le sol était différent ; chaque touffe d'armoise était différente, et toutes étaient pareilles. En suivant le coyote, elle émergea de l'ombre des falaises, et le soleil éblouit son œil gauche. Sa vive chaleur pénétra immédiatement ses muscles et ses os. L'air qui toute la nuit avait été si difficile à respirer, était doux et léger.

Les ombres des armoises raccourcissaient et le soleil brûlait le dos de l'enfant quand elle le suivit le long d'une ravine. Au bout d'un moment, le coyote descendit le versant, et la fillette le suivit avec peine à travers des saules rabougris, jusqu'au maigre ruisseau dans son large lit sableux. Ils burent tous deux.

Le coyote traversa le ruisseau, non en pataugeant comme un chien, mais calmement et à l'amble, comme un chat ; il gardait toujours la queue basse. L'enfant hésita, sachant que des souliers mouillés provoquaient des ampoules ; puis elle s'élança, franchissant le cours d'eau en aussi peu de pas que possible. Son bras droit lui faisait mal, à force de garder sa main sur son œil. « J'ai besoin d'un pansement, » dit-elle au coyote. Il pencha la tête de côté et ne répondit rien. Il étira ses pattes antérieures et s'étendit au bord de l'eau, détendu mais vigilant. L'enfant s'assit sur le sable brûlant et essaya de déplacer sa main droite. Elle était collée à la peau autour de son œil par du sang séché. La douleur qu'elle éprouva quand elle la décolla la fit gémir ; ce n'était pas une grande douleur, mais elle lui fit peur. Le coyote s'approcha et tendit son long museau vers son visage. Elle reçut dans les narines son odeur forte et âcre. Il se mit à lécher l'horrible et douloureuse noirceur, la nettoyant de sa langue enroulée, précise, forte et humide, jusqu'à ce que l'enfant pleure de soulagement, réconfortée. Sa tête était tout contre la cage thoracique gris jaune, et elle voyait les mamelons durs, le ventre blanchâtre. Elle passa un bras autour de la femelle coyote, caressant la fourrure rêche de son dos et de ses flancs.

— « Bien, » dit la coyote, « allons-y ! » Et elle repartit sans un regard vers elle. L'enfant se releva et la suivit. « Où allons-nous ? » demanda-t-elle, et la coyote, suivant le ruisseau, répondit : « Nous suivons le ruisseau…»

Elle avait dû s'endormir en marchant, à un moment donné, parce qu'elle eut l'impression de se réveiller, mais elle marchait à présent dans un paysage différent. Elles suivaient toujours le ruisseau, mais la ravine se réduisait à presque rien, et il y avait toujours des armoises à perte de vue. Son œil valide était reposé. L'autre lui faisait toujours mal, mais de façon moins aiguë, et ça ne servait à rien d'y penser. Mais où était la coyote ?

Elle s'arrêta. Le gouffre froid où l'avion s'était englouti se rouvrit, et elle tomba. Debout sur le sol, elle tombait, tombait, et une plainte ténue se forma dans sa gorge.

— « Par ici ! »

L'enfant se retourna.

Elle vit un coyote rongeant une carcasse de corbeau à demi desséchée, des plumes noires collées à ses lèvres noires et sa mâchoire étroite.

Elle vit une femme à la peau basanée agenouillée près d'un feu de camp, versant quelque chose dans un pot conique. Elle entendit l'eau bouillir dans le pot, bien qu'il fût calé entre des pierres en dehors du feu. La femme avait des cheveux jaune et gris, noués en arrière par une ficelle. Elle était pieds nus. La plante de ses pieds semblait aussi noire et aussi dure que des semelles, mais les pieds étaient cambrés, et les orteils s'alignaient en deux courbes bien nettes. Elle portait des blue jeans et une vieille chemise blanche. Elle se tourna vers la fillette. « Viens ici, viens manger du corbeau ! » dit-elle.

La fillette avança lentement vers la femme et le feu, et s'accroupit. Elle avait cessé de tomber, et se sentait très légère et vide ; et sa langue était comme un morceau de bois dans sa bouche.

Coyote soufflait à présent sur le pot, le panier ou quoi que ce fût d'autre. Elle fourra deux doigts à l'intérieur, puis retira sa main en la secouant et en criant : « Ouille ! Merde ! Pourquoi est-ce que je n'ai jamais de cuillères ? » Elle rompit une brindille d'armoise sèche, la plongea dans le récipient et la lécha. « Oh, super, » dit-elle. « Viens donc. »

La fillette s'approcha un peu plus, brisa une brindille, la trempa. Une bouillie rosâtre et grumeleuse adhérait à la brindille. Elle lécha. Le goût était riche et subtil.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle, après avoir longuement trempé et léché.

— « De la nourriture. De la bouillie de saumon séché, » dit Coyote. « C'est en train de refroidir. » Elle plongea à nouveau deux doigts dans la bouillie, en ramena une bonne quantité, qu'elle mangea très proprement. La fillette s'en mit plein le menton quand elle essaya. C'était comme pour les baguettes : il fallait de l'entraînement. Elle s'entraîna. Elles mangèrent chacune leur tour, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que trois cailloux dans le récipient. L'enfant ne demanda pas pourquoi il y avait des cailloux dans la marmite. Elles léchèrent les cailloux. Coyote lécha l'intérieur du panier, le rinça dans le ruisseau et le mit sur sa tête. Il lui allait très bien, faisant comme un chapeau conique. Elle abaissa ses blue jeans. « Pissons sur le feu ! » s'écria-t-elle, et elle le fit, debout, jambes écartées au-dessus du feu. « Ah, la vapeur entre les jambes ! » dit-elle. La fillette, gênée, supposa qu'elle était censée l'imiter, mais elle n'en avait pas envie, et ne le fit pas. Les fesses à l'air, Coyote dansa autour du feu éteint, en agitant ses longues jambes maigres et en chantant :

Petites bufflesses, voulez-vous sortir ce soir

Sortir ce soir, sortir ce soir,

Petites bufflesses, voulez-vous sortir ce soir.

Et danser sous le clair de lune ?

Elle remonta ses jeans. La fillette recouvrait les braises de sable, formant un monticule, sérieusement, méticuleusement. Coyote la regarda.

— « Est-ce que tu es ? » dit-elle. « Une petite bufflesse ? Qu'est-il arrivé au reste ? »

— « Au reste de moi ? » La fillette s'examina, alarmée.

— « À tous les autres. »

— « Oh. Eh bien, M'man a pris Bobbie – c'est mon petit frère – quand elle est partie avec Oncle Norm. Ce n'est pas vraiment mon oncle, ni quoi que ce soit. Alors, comme M. Michaels allait là-bas de toute façon, il m'a emmenée dans son avion, pour aller chez mon vrai père, à Canyonville. Linda – ma belle-mère – a dit qu'elle était d'accord pour que je reste cet été, et qu'après on verrait. Mais l'avion. »

Dans le silence, le visage de la fillette devint rouge foncé, puis d'un blanc grisâtre. Coyote l'observait, fascinée. « Oh, » dit la fillette, « oh… oh… M. Michaels… il doit être… est-ce que…»

— « Viens ! » dit Coyote, en se mettant en route.

L'enfant cria : « Je dois retourner…»

— « Pour quoi faire ? » dit Coyote. Elle se retourna vers l'enfant, puis se remit à marcher plus vite. « Allez, viens ! » L'enfant, désespérée, désorientée, protesta à nouveau mais la suivit. « Où allons-nous ? Où sommes-nous ? »

— « Dans mon pays, » répondit Coyote avec dignité, en faisant un ample geste lent englobant l'horizon. « C'est moi qui l'ai fait. Chaque foutue touffe d'armoise. »

Et elles poursuivirent leur route. La démarche de Coyote était nonchalante, même un peu traînante, mais elle couvrait du chemin ; l'enfant se démenait pour ne pas se laisser distancer. Les ombres commençaient à s'allonger à nouveau sous les rochers et les buissons. Abandonnant le ruisseau, Coyote et l'enfant gravirent une longue pente inégale qui aboutissait tout contre le ciel, sur la corniche. Des arbres sombres se dressaient çà et là ; ce qu'on appelait une forêt d'épineux, une forêt désertique, avec plus d'espace entre les arbres que d'arbres. Chaque genévrier près duquel elles passaient dégageait une odeur forte – à l'école, les gosses appelaient ça une odeur de pipi de chat – mais la fillette l'aimait ; elle semblait pénétrer dans son cerveau et la revigorer. Elle cueillit une baie de genièvre et la mit dans sa bouche, mais la recracha au bout d'un moment. La douleur revenait en grosses vagues noires, et elle trébuchait sans cesse. Elle s'aperçut qu'elle était assise par terre. Quand elle voulut se relever, ses jambes tremblèrent et refusèrent de se redresser. Elle se sentit stupide et apeurée, et se mit à pleurer.

— « Nous sommes arrivées ! » lança Coyote du haut de la colline.

L'enfant leva un œil plein de larmes et vit de l'armoise, des genévriers, de l'herbe-tricheuse, une corniche. Elle entendit un coyote glapir au loin dans le crépuscule sec.

Elle vit une petite ville là-haut, sous la corniche : des maisons en planches, des cabanes, non peintes. Elle entendit Coyote appeler à nouveau : « Viens, petite ! Viens, nous sommes arrivées ! »

Elle ne pouvait pas se lever, alors elle essaya d'avancer à quatre pattes, pour gravir la longue pente jusqu'aux maisons sous la corniche. Bien avant qu'elle n'y arrive, plusieurs personnes vinrent à sa rencontre. C'étaient tous des enfants, pensa-t-elle d'abord, avant de comprendre qu'il s'agissait d'adultes de toute petite taille ; ils étaient trapus, gras, avec des mains fines et délicates, comme leurs pieds. Leurs yeux brillaient. Quelques femmes l'aidèrent à se relever et à marcher, en l'encourageant : « Ce n'est plus très loin, tu y arrives très bien. » Dans la lueur crépusculaire, des lumières jaunes apparaissaient sous les portes et à travers les fissures dans le bois. La fumée répandait une odeur douceâtre dans l'air immobile. Les nains parlaient et riaient sans arrêt, à voix basse. « Où va-t-elle habiter ? » – « Mettons-la chez Robin, ils sont déjà tous endormis ! » – « Oh, elle peut venir chez nous ! »

La fillette demanda d'une voix rauque : « Où est Coyote ? »

— « Elle est partie à la chasse, » lui répondit-on.

Une voix plus grave dit : « Un nouveau venu en ville ? »

— « Oui, une nouvelle venue, » répondit un des petits hommes.

Au milieu des autres, l'homme à la voix grave semblait d'une taille impressionnante ; il était grand et solide, avec des mains puissantes, une grosse tête, un cou court. Tout le monde s'écarta, respectueusement. Il s'avança calmement, également respectueux. Ses yeux, quand il les abaissa sur la fillette, étaient surprenants. Quand il battit des paupières, ce fut comme une main passant devant la flamme d'une bougie.

— « Ce n'est qu'un petit hibou, » dit-il. « Qu'est-il arrivé à ton œil, nouvelle venue ? »

— « Je… nous volions…»

— « Tu es trop jeune pour voler, » dit le grand homme de sa voix douce et profonde. « Qui t'a amenée ici ? »

— « Coyote. »

Et l'un des petits hommes confirma : « Elle est arrivée avec Coyote, Jeune Hibou. »

— « Alors peut-être devrait-elle rester dans la maison de Coyote ce soir, » dit le grand homme.

— « Ce n'est pas très gai là-dedans, avec tous ces ossements, » dit une petite femme aux grosses joues, portant une chemise rayée. « Elle peut venir chez nous. »

Cela parut régler la question. La femme tapota le bras de la fillette et l'emmena jusqu'à une maison basse, dépourvue de fenêtres. La porte était si basse que même l'enfant dut se baisser pour entrer. Il y avait beaucoup de monde à l'intérieur, et plusieurs personnes s'engouffrèrent encore à leur suite. Plusieurs bébés dormaient dans des caisses, dans un coin. Il y avait un bon feu, et une bonne odeur, comme celle de graines de sésame grillées. On donna de la nourriture à la fillette, et elle mangea un peu, mais la tête lui tournait, et la noirceur emplissant son œil droit débordait sans arrêt sur son œil gauche, si bien que par moments elle ne voyait plus rien. Personne ne lui demanda son nom, ni ne se présenta. Elle entendit les enfants appeler la femme aux joues rebondies « Chipmunk ». Elle finit par trouver le courage de dire : « Y a-t-il un endroit où je pourrais dormir, Madame Chipmunk ? »

— « Bien sûr, viens, » répondit une des filles, « ici. » Et elle emmena l'enfant dans la pièce du fond, pas complètement séparée de la pièce bondée, mais sombre et déserte. De grandes étagères garnies de matelas et de couvertures bordaient les murs. « Fourre-toi là-dedans ! » dit la fille de Chipmunk, en tapotant le bras de la fillette, de cette façon rassurante qui était la leur. L'enfant monta sur une étagère, se glissa sous une couverture. Elle posa sa tête. Et pensa : « Je ne me suis pas brossé les dents. »

## 2

Elle s'éveilla ; se rendormit. Dans le dortoir de Chipmunk, il faisait toujours chaud et sombre, le jour comme la nuit. Des gens venaient, dormaient, se levaient et partaient, le jour comme la nuit. Elle somnolait, dormait, descendait boire à la bassine placée dans la pièce de devant, et retournait dormir.

Elle était assise sur l'étagère, les pieds pendants ; elle ne se sentait plus mal, mais faible et rêveuse. Elle palpa les poches de ses jeans. Dans celle de gauche il y avait un peigne et une enveloppe de chewing-gum ; dans celle de droite, deux billets d'un dollar, une pièce de vingt-cinq cents et une de dix.

Chipmunk et une autre femme – très jolie, dodue, les yeux noirs – entrèrent. « Alors, tu t'es réveillée pour le bal ! » Chipmunk l'accueillit en riant et s'assit près d'elle, un bras autour de ses épaules.

— « Geai donne un bal pour toi, » dit la femme brune. « Il va te guérir. Il faut te préparer ! »

Il y avait une source sous la corniche, qui s'étalait en une mare aux berges fangeuses, bordées de roseaux. Une meute d'enfants en train d'y barboter se dispersa, laissant les femmes et la fillette se baigner. L'eau était tiède à la surface, froide au niveau des jambes et des pieds. Toutes nues, les deux femmes rieuses, leur ventre et leurs seins ronds, leurs hanches et leurs fesses larges luisant dans la lumière de fin d'après-midi, lavèrent la fillette, lui frottèrent les membres, les mains, les cheveux, nettoyèrent la peau autour de son œil droit avec une infinie douceur, l'admirèrent, la savonnèrent, la rincèrent, la sortirent de l'eau, la séchèrent, se séchèrent mutuellement, s'habillèrent, l'habillèrent, tressèrent ses cheveux, se tressèrent les leur, à tour de rôle, attachèrent des plumes à l'extrémité des tresses, l'admirèrent à nouveau et s'admirèrent l'une l'autre, puis la ramenèrent vers la petite ville, jusqu'à une sorte de terrain de jeu, ou de parking, entre les maisons. Il n'y avait pas de rues, rien que des chemins de terre ; pas de pelouses ni de jardins, rien que l'armoise et la terre. Des gens se rassemblaient ou erraient autour du terrain, mis sur leur trente-et-un, avec des chemises colorées, des robes éclatantes, des colliers de perles, des boucles d'oreille. « Hé, Chipmunk, Pied-Blanc ! » lançaient-ils aux femmes.

Un homme vêtu de jeans neufs et d'un gilet en velours bleu vif par-dessus une chemise de toile bleue fanée mais propre, s'avança à leur rencontre, très beau, tendu, l'air important. « Très bien, Bufflesse ! » dit-il d'une voix forte et âpre, qui surprenait parmi ces gens à la voix douce. « Nous allons réparer cet œil ce soir même ! Assieds-toi là, et ne t'occupe de rien. »

Il lui prit le poignet, avec douceur, malgré ses manières autoritaires, et la guida jusqu'à une natte posée sur le sol, au centre du terrain. Avec l'impression d'être ridicule, elle s'assit, et il lui intima de ne pas bouger. Elle cessa bientôt de penser que tout le monde la regardait, car personne ne lui accordait davantage qu'un bref coup d'œil, ou – s'agissant de Chipmunk ou de Pied-Blanc et de leur famille, un clin d'œil rassurant. De temps à autre, Geai se précipitait vers elle et disait quelque chose comme : « Tu vas être comme neuve ! » avant de repartir donner des instructions en agitant ses longs bras bleus et en braillant.

Une longue silhouette jaune gravit la pente, débouchant sur le terrain – et la fillette faillit se lever d'un bond, se rappela qu'elle devait rester assise, et resta assise, appelant à voix basse : « Coyote ! Coyote ! »

Coyote arriva sans se presser. Elle sourit. Elle resta debout devant l'enfant, l'examinant. « Ne laisse pas ce Geai te bousiller, Bufflesse, » dit-elle, avant de s'éloigner.

La fillette la suivit d'un regard nostalgique.

Les gens s'asseyaient à présent sur un des côtés du terrain, formant un demi-cercle irrégulier, aux extrémités duquel de nouvelles personnes venaient sans cesse s'ajouter, jusqu'à former pratiquement un cercle complet autour de l'enfant, à dix ou quinze pas d'elle. Tout le monde portait le genre de vêtements auxquels la fillette était habituée – des jeans et des blousons en jean, des chemises, des gilets, des robes en coton – mais tous étaient pieds nus ; et elle se dit qu'ils étaient plus beaux que les gens qu'elle connaissait, chacun à sa manière, comme si chacun d'eux avait inventé la beauté. Pourtant certains étaient également très bizarres : Des gens maigres et noirs, tout luisants, avec des voix chuchotantes, une femme aux longues jambes avec des yeux comme des joyaux. Le grand type appelé Jeune Hibou était là, l'air digne et endormi, comme le Juge McCown qui possédait un ranch de soixante mille hectares. Et à côté de lui se trouvait une femme que la fillette prit pour sa sœur, car elle avait comme lui le nez recourbé et les mains grandes et fortes ; mais elle était maigre et brune, et il y avait de la folie dans ses yeux farouches. Des yeux jaunes, mais ronds, et non en amande comme ceux de Coyote. Cette dernière était assise plus loin, baillant, se grattant l'aisselle, avec l'air de s'ennuyer. Maintenant quelqu'un entrait dans le cercle : un homme vêtu seulement d'une sorte de kilt et d'une cape peinte ou brodée de motifs en losange, dansant au rythme du grelot qu'il portait et secouait à toute vitesse. Ses membres et son corps étaient épais mais souples, ses mouvements aisés et frénétiques. L'enfant garda le regard fixé sur lui tandis qu'il dansait autour d'elle. Le grelot dans ses mains vibrait presque trop vite pour qu'elle le vît ; dans l'autre main il tenait quelque chose de mince et de pointu. Les gens chantaient maintenant, quelques notes répétées sur le tempo du grelot, douces et dissonantes. C'était excitant et ennuyeux, étrange et familier. L'homme au grelot se rapprocha d'elle, sans cesser de danser, faisant mine de se jeter sur elle par moments. La première fois, elle tressaillit, effrayée par son geste et par son visage plat et froid aux yeux fendus, mais ensuite elle resta immobile, connaissant son rôle. La danse se poursuivit, les chants continuèrent, l'emmenant au-delà de l'ennui, dans un état de flottement qui aurait pu durer toujours.

Geai était entré dans le cercle et se tenait près d'elle. Il ne savait pas chanter, mais il s'écria : « Hé ! Hé ! Hé ! Hé ! » de sa grosse voix, et tout le monde lui répondit à la ronde, et l'écho se répercuta sur la corniche. Geai brandissait un bâton terminé par une boule dans une main, et quelque chose ressemblant à une bille dans l'autre. Le bâton était une pipe : il aspira de la fumée et la souffla dans quatre directions, en haut, en bas, puis sur la bille, une bouffée à la fois. Puis le grelot se tut soudain, et tout resta silencieux l'espace de plusieurs souffles. Geai s'accroupit et scruta intensément le visage de l'enfant, la tête penchée de côté. Il tendit la main, murmurant quelque chose au rythme du grelot et des chants qui avaient repris, plus fort qu'avant ; il toucha l'œil droit de l'enfant, au centre noir de la douleur. Elle tressaillit et supporta stoïquement l'épreuve. Il la touchait sans douceur. Elle vit la bille, une boule jaune terne ressemblant à de la cire d'abeille ; puis elle ferma son œil valide et serra les dents.

— « Là ! » cria Geai. « Ouvre les yeux. Allez ! Voyons ! »

Les mâchoires crispées, elle ouvrit les deux yeux. La paupière de l'œil droit restait collée, et se soulevait en provoquant une douleur blanche, fulgurante, qui faillit la faire vomir ; elle resta assise là, sous le regard des spectateurs.

— « Hé, est-ce que tu vois ? Comment ça marche ? Ça me paraît très bien ! » Geai lui secouait le bras, lui criait aux oreilles. « Comment te sens-tu ? Est-ce que ça marche ? »

Ce qu'elle voyait était confus, trouble, jaunâtre. Elle commença à découvrir, tandis que tout le monde venait la regarder, en souriant et en lui tapotant les bras et les épaules, que si elle fermait l'œil douloureux et regardait avec l'autre, tout était clair et plat ; si elle se servait des deux yeux, les choses étaient floues et jaunes, mais retrouvaient leur profondeur.

Là, tout près d'elle, le long nez de Coyote, ses yeux étroits et son sourire. « Qu'est-ce que c'est, Geai ? » demandait-elle en examinant le nouvel œil. « Un des miens que tu as volés, l'autre fois ? »

— « C'est de la résine de pin, « s'écria Geai furieux. « Tu crois que je me servirais d'un stupide œil de coyote de seconde main ? Je suis un médecin ! »

— « Oooooh, ooooh, un médecin, » dit Coyote. « Mon vieux, cet œil est horrible. Pourquoi n'as-tu pas demandé à Lapin une crotte de lapin ? Cet œil ressemble à de la merde. » Elle approcha son maigre visage encore plus près, au point que la fillette crut qu'elle allait l'embrasser ; au lieu de cela, la langue mince et ferme lécha à nouveau la douleur, avec une précision rafraîchissante, purifiante. Quand l'enfant ouvrit à nouveau les deux yeux, le monde lui apparut sous un jour assez net.

— « Ça fonctionne bien, » dit-elle.

— « Hé ! » glapit Geai. « Elle dit que ça fonctionne ! Ça marche ; elle l'a dit ! Je vous l'avais dit ! Qu'est-ce que je vous avais dit ? » Il s'éloigna en agitant les bras et en criant. Coyote avait disparu. Tout le monde s'en allait.

L'enfant se leva, engourdie d'être restée assise si longtemps. Il faisait presque nuit ; seul l'ouest au loin, contenait encore une pâle lumière. À l'est, les plaines s'enfonçaient dans l'obscurité.

Des lumières apparaissaient dans certaines cabanes. À la lisière de la ville, quelqu'un faisait grincer un violon.

Quelqu'un vint près d'elle et demanda d'une voix douce : « Où vas-tu dormir ? »

— « Je ne sais pas, » dit la fillette. Elle avait très faim. « Puis-je rester avec Coyote ? »

— « Elle n'est pas souvent chez elle, » dit la femme. « Tu étais chez Chipmunk, n'est-ce pas ? Ou bien, il y a Lapin, ou Lièvre ; ils ont des familles…»

— « Avez-vous une famille ? » demanda la fillette, en regardant la délicate femme aux yeux doux.

— « Deux faons, » répondit la femme en souriant. « Mais je suis simplement venue en ville pour la danse. »

— « J'aimerais vraiment rester chez Coyote, » dit l'enfant après un silence, timide mais obstinée.

— « Bon, c'est très bien. Sa maison est là-bas. » Biche accompagna l'enfant jusqu'à une cahute délabrée à la lisière de la ville. Aucune lueur ne brillait à l'intérieur. Des détritus s'amoncelaient devant la maison. Il n'y avait pas de perron devant la porte à demi ouverte. Au dessus, une planche délavée, clouée de travers, disait : « Restez à Distance. »

— « Hé, Coyote ? Des visiteurs, » fit Biche. Pas de réponse.

Biche poussa la porte et regarda à l'intérieur. « Elle est partie chasser, je suppose. Il faut que j'aille retrouver mes faons. Tu sauras te débrouiller ? N'importe qui te donnera à manger… tu sais… Entendu ? »

— « Oui. Ça ira. Merci, » dit l'enfant.

Elle regarda Biche s'éloigner dans le crépuscule, d'une démarche sévère et élégante, comme une femme sur des talons aiguille, vive, précise, légère.

Dans la cabane, il faisait trop sombre pour distinguer quoi que ce soit, et il régnait un tel désordre qu'elle trébuchait sur quelque chose à chaque pas. Elle ne savait ni où ni comment allumer un feu. Il y avait quelque chose qui ressemblait à un lit, mais quand elle s'y étendit, cela lui fit davantage l'effet d'un tas de linge sale, et cela en avait l'odeur. Des choses lui piquaient les jambes, les bras, le cou et le dos. Elle avait terriblement faim. À l'odeur, elle se dirigea vers quelque chose qui devait être un poisson mort suspendu au plafond. À l'aveuglette, elle en détacha une bribe et la goûta. C'était du saumon séché et fumé. Elle en mangea jusqu'à se sentir rassasiée et se lécha les doigts. Près de la porte ouverte, la clarté des étoiles se reflétait sur de l'eau, dans un récipient quelconque ; la fillette la flaira prudemment, la goûta tout aussi prudemment, et en but juste assez pour apaiser sa soif, car elle avait un goût fangeux comme elle était chaude et croupie. Puis elle regagna la couche de linge sale et de puces, et s'étendit. Elle aurait pu retourner chez Chipmunk, ou dans n'importe quel autre foyer accueillant ; elle y songea, étendue solitaire dans le lit sale de Coyote. Mais elle ne partit pas. Elle écrasa les puces jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

En pleine nuit, quelqu'un dit : « Pousse-toi, petite, » et une présence la réchauffa.

Le petit déjeuner, pris au soleil sur le seuil de la cabane, consistait en une bouillie de saumon séché. Coyote chassait, matin et soir, mais elles ne mangeaient que du saumon, et non du gibier ; ainsi que des baies quand c'était la saison. L'enfant ne posa pas de questions à ce sujet. Cela lui paraissait logique. Elle voulait demander à Coyote pourquoi elle dormait la nuit et s'éveillait le jour, comme les humains, au lieu de faire l'inverse, comme les coyotes, mais quand elle formula mentalement la question, elle s'aperçut tout de suite que la nuit est faite pour dormir et le jour pour être éveillé ; c'était logique, ça aussi. Mais elle posa quand même une question, par une chaude journée où elles étaient étendues en train d'écraser les puces.

— « Je ne comprends pas pourquoi vous ressemblez tous à des gens, » dit-elle.

— « Nous sommes des gens. »

— « Je veux dire, des gens comme moi, des humains. »

— « La ressemblance est dans ton regard, » dit Coyote. « Comment va cette saleté d'œil, à propos ? »

— « Très bien. Mais… vous portez des vêtements… et vous vivez dans des maisons… avec du feu et toute sorte de choses…»

— « C'est ce que toi tu penses… Si cette grande gueule de Geai n'avait pas mis son grain de sel, j'aurais pu faire du bon boulot. »

La fillette était habituée à la manie de Coyote de changer tout le temps de sujet, et à ses vantardises. Coyote ressemblait à des tas de gosses de sa connaissance, sous certains angles. Pas sous d'autres.

— « Tu veux dire que ce que je vois n'est pas réel ? Comme à la télé ou quelque chose comme ça ? »

— « Non, » dit Coyote. « Hé, tu as une tique sur ton col. » Elle avança la main, détacha la tique, la posa sur le bout d'un de ses doigts, la mordit et recracha les morceaux.

— « Pouah ! » fit la fillette. « Alors ? »

— « Alors, pour moi, tu es gris jaune et tu marches à quatre pattes. Pour les autres… » Elle désigna dédaigneusement les petites maisons au bas de la colline – « tu gambades en remuant le nez sans arrêt. Pour Faucon, tu es un œuf, ou tu commences peut-être à avoir du duvet. Tu vois ? Ça dépend de la façon de voir. Il n'existe que deux sortes de gens. »

— « Les humains et les animaux ? »

— « Non. Les gens qui disent : Il y a deux sortes de gens, et ceux qui ne disent pas ça. » Coyote s'esclaffa, en se tapant sur les cuisses et en glapissant de plaisir à sa propre plaisanterie. L'enfant ne comprit pas, et attendit.

— « Bon, » fit Coyote. « Il y a les gens d'avant, et les autres. Ce sont les deux espèces. »

— « Les gens d'avant, ce sont… ? »

— « Nous, les animaux… et les choses. Tous les anciens. Tu sais. Et vous, les petits, les chevreaux, les oisillons. Tous ceux du commencement. »

— « Et les… autres ? »

— « Eux, » dit Coyote. « Tu sais bien. Les autres. Les nouveaux. Ceux qui sont arrivés. » Son beau visage dur était devenu grave, assez impressionnant. Elle regarda l'enfant bien en face, ce qu'elle faisait rarement, un regard doré, bref et perçant. « Nous sommes ici, » dit-elle. « Nous sommes toujours ici. Toujours ici. C'est ici que nous sommes. Mais c'est leur pays, à présent. C'est eux qui le dirigent… merde, même moi, je m'en sortais mieux ! »

L'enfant réfléchit et proposa une expression qu'elle entendait souvent autrefois : « Ce sont des immigrés clandestins. »

— « Clandestins ! » railla Coyote. « Clandestins, merde, qu'est-ce que ça veut dire ? Tu crois qu'un coyote s'occupe des règlements ? Grandis un peu, gamine ! »

— « Je n’en ai pas envie. »

— « Tu ne veux pas grandir ? »

— « Je serai de l'autre espèce, si je grandis. »

— « Ouais. Et alors, fit Coyote en haussant les épaules. « C'est la vie. » Elle se leva et fit le tour de la maison, et la fillette l'entendit pisser dans l'arrière-cour.

Beaucoup de choses étaient difficiles à supporter chez Coyote, considérée en tant que mère. Quand ses petits amis lui rendaient visite, la fillette apprit à se réfugier chez Chipmunk ou les Lapins pour la nuit, parce que Coyote et ses amis n'attendaient même pas d'être sur le lit, mais commençaient tout de suite à faire ça sur le sol ou même dans la cour. Une fois ou deux, Coyote rentra tard de la chasse, accompagnée d'un ami, et la fillette dut se tasser contre le mur et les entendre faire ça juste à côté d'elle. Ça ressemblait un peu à une bagarre, un peu à une danse, en cadence, et elle n'y attachait pas trop d'importance, mis à part le fait que cela l'empêchait de dormir. Une fois, elle se réveilla ; l'ami de Coyote lui caressait furtivement l'estomac. Elle ne savait pas quoi faire, mais Coyote se réveilla et comprit ce qui se passait, mordit son partenaire et le chassa du lit. Il passa le reste de la nuit sur le sol, et s'excusa le lendemain matin : « Oh, bon sang, Ki, j'avais oublié que la gosse était là ; je croyais que c'était toi…»

Coyote, sceptique, glapit : « Tu crois peut-être que je n'ai aucune morale ? Tu crois que je vais laisser un coyote violer une gamine dans mon lit ? » Elle le chassa de la main à coups de pied, et grommela des invectives toute la journée. Mais un peu plus tard, il revint passer la nuit avec elle, et ils firent ça trois ou quatre fois.

Une autre chose qui l'embarrassait, c'était la façon dont Coyote pissait n'importe où, baissant sa culotte en public. Mais la plupart des gens d'ici ne semblaient pas s'en préoccuper. Ce qui ennuyait le plus l'enfant, c'était peut-être quand Coyote déféquait n'importe où, puis se retournait et s'adressait à ses déjections. Ça lui paraissait vraiment abominable. Comme si Coyote était – comme elle le paraissait souvent – folle à lier.

La fillette ramassa tous les étrons séchés autour de la maison, un jour où Coyote faisait la sieste, et les enterra dans le sable, là où elle et Lynx et certains autres allaient faire leurs besoins, en les recouvrant.

Coyote se réveilla, sortit nonchalamment, en se passant les mains dans son épaisse chevelure grisonnante et en baillant ; elle regarda autour d'elle en plissant les yeux et s'écria : « Hé ? Où sont-elles ? » Puis elle se mit à hurler : « Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? »

Un faible chœur lui répondit, en provenance du fossé : « Maman ! Nous sommes ici ! »

Coyote arriva au trot, s'accroupit, exhuma chaque étron et parla longuement avec eux. Quand elle revint, elle ne dit rien, mais l'enfant, le rouge aux joues et le cœur battant la chamade, dit : « Je regrette d'avoir fait ça. »

— « C'est plus simple quand ils sont tous à proximité, » dit Coyote en se lavant les mains (malgré la crasse ambiante, elle était très propre, à sa façon).

— « Je n'arrêtais pas de marcher dessus, » dit l'enfant, essayant de justifier son acte.

— « Pauvres petites merdes, » dit Coyote, en esquissant des pas de danse.

— « Coyote, » demanda timidement l'enfant. « As-tu déjà eu des enfants ? Je veux dire, de vrais petits ? »

— « Si j'ai eu des enfants ? Des portées entières ! Celui qui a essayé de te tripoter, tu sais ? C'était mon fils. Le meilleur de la portée… Écoute, Bufflesse. Aie des filles. Si tu dois avoir quelque chose, aie des filles ; au moins elles fichent le camp. »

## 3

La fillette se donnait à elle-même le nom de Bufflesse, mais parfois aussi celui de Myra. À sa connaissance, elle était la seule personne dans cette ville à avoir deux noms. Elle devait réfléchir à cela, et à ce que Coyote lui avait dit, au sujet des deux espèces de gens ; elle devait décider à quel clan elle appartenait. Certains, dans cette ville, lui faisaient clairement comprendre qu'à leurs yeux, elle n'était pas et ne serait jamais des leurs. Le regard furieux de Faucon la transperçait comme une brûlure ; les enfants Skunks faisaient des réflexions à voix haute au sujet de son odeur. Et si Pied-Blanc, Chipmunk et leur famille étaient bons envers elle, c'était avec la générosité des grandes familles, où un de plus ou de moins ne compte pas. Si l'un d'eux, ou Garenne, ou Lièvre, l'avait trouvée dans le désert, perdue et à demi aveugle, serait-il resté près d'elle, comme Coyote ? C'était la folie de Coyote, ce qu'on appelait sa folie. Elle n'avait pas peur. Elle se trouvait entre les deux espèces ; elle était passée de l'une à l'autre. Daim et Biche et leurs ravissants petits avaient vraiment peur, parce qu'ils vivaient dans un danger constant. Serpent à Sonnette n'avait pas peur, parce qu'il était dangereux. Et pourtant, il avait peut-être un peu peur d'elle, car il ne lui parlait jamais, et ne s'approchait jamais d'elle. Aucun d'eux ne la traitait comme Coyote le faisait. Même parmi les enfants, son seul compagnon de jeu vraiment fidèle était un petit garçon plus jeune qu'elle, tout fou et téméraire, appelé Crapaud Cornu. Ensemble, ils creusaient des trous, construisaient des tanières, parmi les armoises, et jouaient à la chasse, à la cueillette, à faire le ménage et au bal, à tous ces jeux formidables. Enfant pâle et courtaud aux sourcils touffus, c'était un ami réservé mais loyal ; et il savait beaucoup de choses pour son âge.

— « Il n'y a personne d'autre comme moi ici, » dit-elle, comme ils étaient assis près de la mare dans le soleil matinal.

— « Il n'y a personne non plus qui me ressemble tellement, » dit Crapaud Cornu.

— « Oh, tu sais ce que je veux dire. »

— « Ouais… Jadis, il y avait des gens comme toi dans le coin, je pense. »

— « Comment les appelait-on ? »

— « Oh… Les gens. Comme n'importe qui…»

— « Mais où vivent les gens de mon espèce ? Ils ont des villes. Je vivais dans une ville, avant. Je ne sais pas où elles sont, c'est tout. Je devrais chercher. Je ne sais pas où est ma mère à présent, mais mon père est à Canyonville. C'est là que j'allais quand… »

— « Demande à Cheval, » dit Crapaud Cornu avec sagacité. Il s'était éloigné de l'eau, qu'il n'aimait pas et ne buvait jamais, et tressait des joncs.

— « Je ne connais pas Cheval. »

— « Il est souvent sur la butte, là-bas. Il attend que son oncle soit assez vieux pour pouvoir le jeter dehors et devenir l'étalon. Le vieux et les femmes ne veulent pas de lui dans la maison, jusqu'à ce que l'heure soit venue. Les chevaux sont bizarres. Enfin, c'est à lui que tu dois demander. Il voyage beaucoup. Et sa famille est arrivée ici avec les autres gens ; c'est ce qu'on dit, en tout cas. »

Des immigrés clandestins, pensa la fillette. Elle suivit le conseil de Crapaud Cornu, et un jour où Coyote était partie pour une de ses expéditions inattendues, elle prit une pleine besace de saumon séché et de baies de saumon et partit seule vers la butte au sommet plat, à des kilomètres de là, au sud-ouest.

Il y avait une ravissante source au pied de la butte, et une piste indiquant des passages répétés y menait. Elle attendit là sous les saules près de la mare limpide, et au bout d'un moment, Cheval arriva en courant, splendide, avec sa peau cuivre rouge et ses jambes longues et fortes, sa puissante poitrine, ses yeux sombres, ses cheveux noirs cinglant son dos dans sa course. Il s'arrêta, pas essoufflé le moins du monde, et s'ébroua en la regardant. « Qui es-tu ? »

Personne en ville ne lui posait cette question – jamais. Elle vit que c'était vrai : Cheval était venu ici avec les gens de son espèce à elle, des gens qui se demandaient les uns aux autres qui ils étaient.

— « Je vis avec Coyote, » dit-elle prudemment.

— « Oh, oui, j'ai entendu parler de toi, » dit Cheval. Il s'agenouilla pour boire à la mare. À longues et profondes goulées, les mains plongées dans l'eau froide. Quand il eut bu, il s'essuya la bouche, s'accroupit sur ses talons et déclara : « Je vais devenir roi. »

— « Roi des chevaux. »

— « C'est ça ! Très bientôt. Je pourrais déjà déboulonner le vieux, mais je peux attendre. Laissons-le en profiter. »

La fillette le contempla, déjà amoureuse, pour toujours.

— « Je peux te peigner les cheveux, si tu veux, » dit-elle.

— « Magnifique ! » fit Cheval, et il demeura immobile tandis qu'elle se postait derrière lui et passait son peigne dans ses cheveux rêches, noirs et brillants, longs d'un mètre. Il lui fallut beaucoup de temps pour les démêler. Elle les lia en une énorme queue de cheval à l'aide d'un morceau d'écorce de saule. Cheval se pencha sur la mare pour s'admirer. « C'est superbe, » dit-il. « Vraiment beau ! »

— « Vas-tu quelquefois… là où sont les autres ? » demanda-t-elle à voix basse.

Il mit si longtemps à répondre qu'elle crut qu'il ne le ferait pas ; puis il dit : « Tu veux dire, les villes de métal, les villes de verre ? Les trous ? Je me promène autour. Il y a tous ces murs, à présent. Autrefois, il n'y en avait pas tant. Grand-Mère dit qu'autrefois il n'y en avait pas du tout. Est-ce que tu connais Grand-Mère ? » demanda-t-il naïvement, en fixant sur elle ses immenses yeux sombres.

— « Ta grand-mère ? »

— « Eh bien, oui… Grand-Mère… tu sais. Celle qui tisse la toile. Bon, enfin. Je sais qu'il y a certains des miens, des chevaux, là-bas. Je les ai vus, de l'autre côté des murs. Ils se conduisent vraiment d'une manière dingue. Tu sais, c'est nous qui avons amené les autres gens ici. Ils n'auraient pas pu y arriver sans nous : ils n'ont que deux jambes, et ces coquilles de métal. Je peux te raconter toute l'histoire. Le roi doit connaître les histoires. »

— « J'aime beaucoup les histoires. »

— « Il faut trois nuits pour la raconter. Que veux-tu savoir ? »

— « Je me disais que peut-être je devrais aller là-bas. Où ils sont. »

— « C'est dangereux. Vraiment dangereux. Tu ne pourrais pas passer… ils t'attraperaient. »

— « J'aimerais seulement connaître le chemin. »

— « Je connais le chemin, » dit Cheval, parlant pour la première fois comme un adulte digne de confiance ; elle sut qu'il connaissait effectivement le chemin. « C'est une longue course pour une pouliche. » Il la regarda à nouveau. « J'ai une cousine avec des yeux de couleurs différentes, » dit-il, en fixant tour à tour son œil droit et son œil gauche. « Un brun et un bleu. Mais c'est une Appaloosa. »

— « C'est Geai qui a fabriqué l'œil jaune, » expliqua la fillette. « J'ai perdu le vrai. Dans le… quand… Tu ne crois pas que je pourrais aller là-bas ? »

— « Pourquoi veux-tu y aller ? »

— « J'ai plus ou moins l'impression que je dois le faire. »

Cheval hocha la tête. Il se leva. Elle ne bougea pas.

— « Je pourrais t'emmener, je présume, » dit-il.

— « Vraiment ? Quand ? »

— « Oh, maintenant, je présume. Une fois que je serai roi, je ne pourrai plus partir, tu sais. Je devrai protéger les femmes. Et je ne laisserai sûrement pas les miens s'approcher de ces endroits ! » Un frémissement parcourut son corps magnifique, mais il dit, en remuant la tête de haut en bas : « Ils ne pourraient pas m'attraper, moi, bien entendu, mais les autres ne savent pas courir comme moi…»

— « Combien de temps nous faudrait-il ? »

Cheval réfléchit un moment. « Ma foi, l'endroit le plus proche est derrière les rochers rouges. Si nous partions tout de suite, nous serions rentrés demain à midi. Ce n'est qu'un petit trou. »

Elle ignorait ce qu'il entendait par « trou », mais ne posa pas de question.

— « Tu veux y aller ? » demanda Cheval, en secouant sa crinière.

— « D'accord, » dit la fillette, sentant le sol se dérober sous elle.

— « Sais-tu courir ? »

Elle secoua la tête. « Non, mais j'ai marché jusqu'ici. »

Cheval rit, d'un grand rire joyeux. « Viens, » dit-il, en s'agenouillant et en joignant ses mains en forme d'étrier, pour l'aider à grimper sur ses épaules. « Comment t'appelle-t-on ? » fit-il, moqueur, en se relevant sans effort et en se mettant à trotter. « Moucheron ? Moustique ? Puce ? »

— « Tique, parce que je suis collante ! » s'écria la fillette, en s'agrippant au lien d'écorce sur la crinière noire, et en riant du plaisir d'être soudain haute de deux mètres cinquante, et de voyager à travers le désert sans se donner la moindre peine, comme une touffe d'herbe emportée par le vent, rapide comme le vent.

Lune, pleine depuis la nuit précédente, se leva pour leur éclairer les plaines. Cheval trottait toujours sans trahir de fatigue. Quelque part dans la nuit, ils s'arrêtèrent dans un campement de Chouettes Naines, mangèrent un peu et se reposèrent. La plupart des chouettes étaient parties à la chasse, mais une vieille dame les accueillit près de son feu et leur raconta des histoires sur le fantôme d'un criquet, sur le grand peuple invisible ; des histoires que l'enfant mêla à ses propres rêves quand elle s'assoupit, se réveillant à moitié pour se rendormir à nouveau. Puis Cheval la hissa sur ses épaules et ils repartirent, à un demi-trot lent mais aisé. Lune se coucha derrière eux, et devant eux le ciel s'éclaircit de rose et d'or. Le doux vent de la nuit s'était éteint ; l'air était vif, froid, immobile. Il était chargé d'une faible et aigre odeur de brûlé. L'enfant sentit l'allure de Cheval se modifier, devenir plus raide, moins aisée.

— « Hé, Prince ! »

Une petite voix, légèrement réprobatrice : la fillette la connaissait, et la situa dès qu'elle aperçut la personne assise près d'un genévrier, toute pimpante, coiffée d'un vieux bonnet noir.

— « Hé, Mésange ! » fit Cheval, en s'arrêtant. L'enfant avait constaté, dans la ville de Coyote, que tout le monde traitait Mésange avec respect. Elle ne voyait pas pourquoi. Mésange avait l'air d'une personne ordinaire, affairée et bavarde comme la plupart des petits oiseaux, mais ni aussi touchante que Caille, ni aussi impressionnante que Faucon ou Grand Duc.

— « Tu vas par là ? » demanda Mésange à Cheval.

— « La petite veut voir si les siens habitent là-bas, » répondit Cheval, ce qui surprit l'enfant. Était-ce ce qu'elle voulait ?

Mésange prit une mine réprobatrice, qui lui était coutumière. Elle siffla pensivement quelques notes – une autre de ses habitudes, puis se leva. « Je vais vous accompagner. »

— « Magnifique » dit Cheval avec gratitude.

— « Je vais partir en éclaireur, » dit Mésange, et elle fila à une vitesse surprenante devant eux, tandis que Cheval reprenait son demi-trot régulier.

L'odeur aigre était plus forte dans l'air.

Mésange s'arrêta à quelque distance d'eux, sur un petit promontoire, et s'immobilisa. Cheval ralentit, puis s'arrêta. « Là, » dit-elle à voix basse.

L'enfant ouvrit de grands yeux. Dans l'étrange lumière et la brume légère qui précèdent le lever du soleil, elle ne voyait pas distinctement, et quand elle plissa les yeux, elle eut l'impression que son œil gauche n'y voyait rien du tout. « Qu'est-ce que c'est ? » chuchota-t-elle.

— « Un des trous. De l'autre côté du mur… tu vois ? »

Il semblait effectivement y avoir une ligne, une ligne droite hachurée, tracée sur la plaine d'armoises, et à l'extrémité… rien ? Était-ce la brume ? Quelque chose bougeait…

— « Du bétail ! » dit-elle.

Cheval garda un silence gêné. Mésange revenait vers eux.

— « C'est un ranch, » dit la fillette. « C'est une clôture. Il y a tout un tas de Herefords[2](#index_split_019.xhtml#footnote-2) . » Les mots avaient un goût de fer, de sel, dans sa bouche. Les choses qu'elle nommait tremblotèrent devant ses yeux et disparurent, ne laissant rien derrière – un trou dans le monde, un endroit brûlé, pareil à une brûlure de cigarette.

« Approchons-nous ! » dit-elle à Cheval. « Je veux voir. »

Et comme s'il lui devait obéissance, il avança, tendu mais sans un murmure.

Mésange les rejoignit. « Personne dans le coin, » dit-elle de sa petite voix sèche, « mais il y a une de ces choses en forme de tortue qui arrive à toute allure. »

Cheval hocha la tête mais continua.

Agrippée à ses larges épaules, l'enfant regardait dans le vide, et, comme si les paroles de Mésange avaient éclairci sa vision, elle vit à nouveau : les bestiaux dispersés, certains levant vers eux des yeux bleus et ronds – les clôtures – de l'autre côté du promontoire un toit et une cheminée, une haute grange – puis au loin, quelque chose qui se déplaçait vite, trop vite, fonçant vers eux à une terrible vitesse. « Cours ! » hurla-t-elle à Cheval. « Enfuis-toi ! Vite ! » Comme libéré d'une entrave, il fit demi-tour et courut, en immenses enjambées, fuyant le soleil levant, le char de feu, l'odeur d'acide, de fer, de mort. Et Mésange les précédait, volant comme une cendre dans le vent de l'aube.

## 4

« Cheval ? » dit Coyote. « Ce foutriquet ? Un nullard ! »

Coyote était là quand la fillette avait regagné la maison, mais elle ne s'était manifestement pas inquiétée de savoir où elle était, et peut-être même n'avait-elle pas remarqué son absence. Elle était d'une humeur exécrable et prit très mal ce que la fillette essaya de lui expliquer : où elle était allée.

— « Si tu veux faire des conneries, la prochaine fois fais-les avec moi, je suis une experte, » dit-elle, morose, avant de sortir. La fillette la vit s'accroupir et remuer un vieil étron blanchi avec un bâton, tentant d'obtenir une réponse à une question qu'elle lui répétait inlassablement. L'étron observait un silence obstiné. Plus tard dans la journée, l'enfant vit deux coyotes mâles, un jeune et un plus vieux, à l'air miteux, rôder autour de la fontaine, en jetant des regards vers la cabane. Elle décida qu'il vaudrait mieux passer la nuit ailleurs.

La pensée des pièces surpeuplées de la maison de Chipmunk n'était guère attirante. Il allait faire chaud cette nuit, et il y aurait un clair de lune. Peut-être dormirait-elle dehors. Si elle pouvait être sûre que certains ne rôderaient pas autour d'elle, comme le Serpent à Sonnette… Elle se tenait, indécise, à mi-chemin de la ville, quand une voix sèche fit : « hé, Bufflesse. »

— « Hé, Mésange. »

La petite dame nette en bonnet noir, debout sur son perron, secouait un tapis. Elle tenait bien sa maison, la gardait pimpante comme sa personne. Étant revenue du désert avec elle, la fillette savait à présent, bien qu'elle ne pût toujours pas le dire, pourquoi Mésange était quelqu'un qu'on respectait.

— « Je pensais dormir dehors cette nuit, » dit-elle, hésitante.

— « C'est malsain, » dit Mésange. « À quoi servent les nids ? »

— « M'man est un peu occupée, » dit l'enfant.

— « Tsst ! » fit Mésange, en agitant le tapis avec une vigueur réprobatrice. « Et ton jeune ami ? Au moins, ce sont des gens comme il faut. »

— « Crapaud Cornu ? Ses parents sont si timides…»

— « Bon. Entre donc manger un morceau, au moins, » dit Mésange.

La fillette l'aida à préparer le repas. Elle savait à présent pourquoi il y avait des cailloux dans la marmite.

— « Mésange, » dit-elle, « je ne comprends toujours pas ; puis-je te demander ? M'man dit que ça dépend de la personne qui regarde, mais quand même ; je veux dire, si je te vois porter des vêtements et te conduire comme les humains, alors pourquoi cuisines-tu de cette manière, dans des paniers, tu sais, et pourquoi n'y a-t-il aucune… aucune des choses comme il y en a… là où nous étions avec Cheval ce matin ? »

— « Je ne sais pas, » dit Mésange. Sa voix, à l'intérieur, était douce et plaisante. « Je suppose que nous faisons les choses comme on les a toujours faites, à l'époque où ton peuple et mon peuple vivaient ensemble, tu sais. Et avec tout le reste. Les rochers, tu sais. Les plantes. Tout. » Elle regarda le panier d'écorce de saule, de racine de fougère et de résine, les cailloux noirs qui chauffaient dans le feu. « Tu vois comme toutes les choses se tiennent…»

— « Mais vous avez le feu… C'est différent…»

— « Ah, » s'impatienta Mésange, « vous autres ! » Croyez-vous avoir inventé le soleil ? »

Elle prit les pincettes en bois, jeta les cailloux brûlants dans le panier rempli d'eau qui se mit à siffler et à bouillonner à grands jets de vapeur. La fillette y versa les graines broyées et remua.

Mésange apporta un panier de mûres. Elles s'assirent sur le tapis secoué et mangèrent. La fillette possédait maintenant à merveille la technique pour manger avec deux doigts.

— « Peut-être n'ai-je pas fait naître le monde, » dit Mésange, « mais je suis meilleure cuisinière que Coyote. »

L'enfant approuva, la bouche pleine.

— « Je ne sais pas pourquoi j'ai dit à Cheval d'aller là-bas, » dit-elle quand elle eut dégluti. « J'ai eu aussi peur que lui en voyant ça. Mais maintenant j'ai le sentiment qu'il faut que j'y retourne. Pourtant j'ai envie de rester ici. Avec mes amis, avec Coyote. Je ne comprends pas. »

— « Quand nous vivions ensemble, il n'y avait qu'un seul lieu, » dit Mésange. « Mais maintenant, les autres, les nouveaux, vivent séparément. Et leurs villes sont si lourdes. Elles pèsent sur notre pays, elles l'écrasent, l'aspirent, le dévorent, le trouent, l'envahissent… Peut-être dans quelque temps n'y aura-t-il à nouveau qu'un seul lieu, le leur. Et plus aucun de nous. Je connaissais Bison, de l'autre côté des montagnes. Je connaissais Antilope, ici même. Je connaissais Grizzly et Loup Gris, là-bas à l'ouest. Disparus. Tous. Et le saumon que tu manges chez Coyote, ce sont des saumons de rêve, de la vraie nourriture ; mais dans les rivières, combien reste-t-il de saumons maintenant ? Les rivières qui en étaient toutes rouges au printemps ? Qui danse à présent, quand s'offre le Premier Saumon ? Qui danse au bord de la rivière ? Oh, tu devrais interroger Coyote à ce sujet. Elle en sait plus que moi ! Mais elle oublie… Il n'y a rien à en tirer, elle est pire que Corbeau ; il faut qu'elle pisse sur chaque poteau ; c'est une abominable femme d'intérieur…» La voix de Mésange c'était durcie. Elle siffla une note ou deux, et se tut.

Au bout d'un moment, l'enfant demanda doucement : « Qui est Grand-Mère ? »

— « Grand-Mère, » dit Mésange. Elle regarda l'enfant et mangea plusieurs mûres, pensivement. Elle tapota le tapis sur lequel elles étaient assises.

— « Si je faisais le feu sur le tapis, cela le brûlerait, » dit-elle.

« Exact ? Donc nous faisons le feu sur le sable, la terre… Les choses sont tissées ensemble. C'est pourquoi nous donnons à la tisserande le nom de Grand-Mère. » Elle siffla quatre notes, en regardant le trou par lequel s'échappait la fumée. « Après tout, » ajouta-t-elle, « peut-être cet endroit – et tous les autres endroits – ne sont-ils qu'un côté de la toile. Je ne sais pas. Je ne peux voir que d'un œil à la fois ; comment pourrais-je dire jusqu'où elle s'étend ? »

Étendue dans l'arrière-cour de Mésange cette nuit-là, enroulée dans une couverture, l'enfant entendit le vent murmurer et se déchaîner dans les peupliers au fond de la ravine, puis s'endormit profondément, épuisée par la longue nuit qui avait précédé. Elle s'éveilla juste au lever du soleil. Les montagnes à l'est étaient d'un rouge sombre, comme si la lumière brillait à travers elles comme à travers une main tenue devant le feu. Dans le carré de tabac – la seule culture qu'on pratiquât dans cette ville – Lézard et Scarabée chantaient un chant de bénédiction ou de fertilité, doux et décousu – Huh-hu-hu-hu-huh-huh-huh, et, tandis qu'elle était étendue là, pelotonnée sur elle-même, ce chant lui donna l'impression qu'elle était enracinée au sol, blottie contre lui et en lui, si bien qu'elle ne savait plus où finissaient ses doigts et où commençait la terre, comme si elle était morte – mais elle était on ne peut plus vivante ; elle était la vie de la terre. Elle se leva en dansant, laissa la couverture bien repliée sur le nid de Mésange et son lit déjà vide, et gravit la colline en dansant jusqu'à la maison de Coyote. Devant la porte entrouverte, elle chanta :

J'ai dansé avec une fille qui avait un trou à son bas

Et ses genoux s'entrechoquaient et ses orteils se balançaient,

J'ai dansé avec une fille qui avait un trou à son bas,

Dansé au clair de lune !

Coyote émergea, les cheveux en bataille, titubante, et la regarda en plissant les yeux. « Salut, » dit-elle. Elle aspira l'air entre ses dents, puis alla se verser de l'eau sur la tête. Elle s'ébroua, et des gouttes d'eau s'envolèrent. « Partons d'ici, » dit-elle. « J'en ai assez. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Si je suis à nouveau enceinte, à mon âge, oh, merde. Sortons de la ville. J'ai besoin de changer d'air. »

Dans l'obscurité puante, l'enfant put voir au moins deux coyotes mâles vautrés sur le lit et sur le sol, en train de ronfler.

Coyote alla jusqu'à l'étron blanchi et lui donna un coup de pied. « Pourquoi ne m'as-tu pas empêchée ? » hurla-t-elle.

— « Je te l'ai dit, » répondit l'étron, maussade.

— « Stupide merde, » fit Coyote. « Viens, Bufflesse. Allons-y. Où ça ? » Elle n'attendit pas la réponse. « Je sais. Viens ! »

Et elle se mit en route de cette démarche paresseuse et souple qui était si difficile à suivre. Mais la fillette débordait d'énergie, et dansait tout en marchant, si bien que Coyote se mit à danser aussi, pirouettant et faisant la folle tout le long du versant descendant vers les plaines. Là, elles obliquèrent vers le nord-est. Elles tournaient le dos à la Butte de Cheval, qui s'amenuisait au loin.

Vers midi, l'enfant dit : « je n'ai rien emporté à manger. »

— « Nous trouverons bien quelque chose, » dit Coyote. « C'est certain. » Et bientôt, elle obliqua, se dirigeant tout droit vers une minuscule cahute grise cachée par quelques genévriers à moitié morts et un bosquet d'herbe-aux-lapins. L'endroit dégageait une odeur horrible. Une pancarte sur la porte disait : Renard. Propriété privée. Défense d'entrer ! Mais Coyote poussa la porte, et ressortit avec un demi-saumon fumé. « Personne d'autre que nous ici, » dit-elle en souriant.

— « N'est-ce pas du vol ? » demanda l'enfant, inquiète.

— « Si, » répondit Coyote, en se remettant en route.

Elles mangèrent le saumon imprégné de l'odeur du renard près d'un cours d'eau tari, dormirent un peu, et poursuivirent leur chemin.

Bientôt l'enfant sentit l'odeur aigre de brûlé, et s'arrêta. C'était comme si une énorme et lourde main pesait sur sa poitrine, la poussant en arrière, et pourtant, en même temps, comme si un courant puissant l'attirait en avant, irrésistiblement.

— « Hé, on approche ! » dit Coyote, et elle s'arrêta pour pisser près d'une souche de genévrier.

— « On approche de quoi ? »

— « De leur ville. Tu vois ? » Elle désigna une paire de collines parsemées d'armoise. Entre les deux s'étendait un néant gris.

— « Je ne veux pas aller là-bas. »

— « Nous n'irons pas jusqu'au bout. Pas question ! Nous allons juste nous approcher un peu et regarder. C'est amusant, » dit Coyote, en penchant la tête de côté, enjôleuse. « Ils font tous ces trucs incroyables dans l'air. »

La fillette traînait la jambe.

Coyote prit un ton sérieux, responsable « Nous allons faire très attention, » déclara-t-elle. « Et méfie-toi des gros chiens, d'accord ? Les petits, je peux m'en occuper. Ça fait un bon déjeuner. Le gros, c'est nous qui leur servirions de déjeuner. Entendu ? Allons-y. »

Apparemment aussi nonchalante que d'habitude, mais emplie d'une vigilance qui se lisait dans son port de tête et la lumière jaune de ses yeux, Coyote repartit, sans se retourner, et l'enfant la suivit.

Tout autour d'elles la pression s'accrut. C'était comme si l'air lui-même les comprimait, comme si le temps allait trop vite, trop fort, comme si au lieu de s'écouler il martelait, martelait, martelait, de plus en plus vite et de plus en plus fort, comme le grelot de Serpent à Sonnette. Tout leur disait : « Dépêchez-vous, dépêchez-vous ! ». « Vous n'avez pas le temps ! » Des choses les dépassaient en rugissant et en vibrant. Des choses apparaissaient, brillantes, mugissantes, puantes, et disparaissaient. Il y eut un garçon, qui se matérialisa d'un seul coup, mais pas sur le sol : il se déplaçait à quelques centimètres au-dessus du sol, très vite, en inclinant ses jambes d'un côté puis de l'autre dans une sorte de danse ondulante et frénétique, puis il disparut. Vingt enfants étaient assis par rangées, suspendus dans l'air, ils chantaient avec des voix aiguës, puis les murs se refermèrent sur eux. Un panier, non, une marmite, non, une boîte, une boîte à ordures, remplie de saumon dégageant une odeur merveilleuse, non, remplie de peaux de daim puantes et de choux pourris – ne pas s'en approcher. Coyote ! Où était-elle ?

— « M'man ! » appela l'enfant. « Mère ! » Le moment d'avant, elle se trouvait au bout d'une rue ordinaire, dans une petite ville, près de la station-service, et maintenant dans un désert de terreur, de murs invisibles, d'odeurs terribles et de pressions et dans le courant irrésistible du temps qui l'emportait comme un torrent le ferait d'une brindille. Elle s'accrocha pour ne pas tomber.

— « Mère ! »

Coyote était penchée sur le grand panier de saumon, méfiante, mais à découvert, en pleine lumière, en plein courant. Et un homme et un jeune garçon, portés par le même courant, descendaient le flanc semé d'armoise de la colline, derrière la station-service, portant chacun un fusil, un chapeau rouge – des chasseurs ; c'était la saison du massacre. « Hé, regarde-moi ce foutu coyote qui se balade en plein jour, aussi gros que le cul de ma femme, » dit l'homme ; et il ajusta, visa, tira – tandis que Myra criait et courait contre le courant où elle se noyait. Coyote passa devant elle à toute allure, en glapissant : « Filons d'ici ! » Elle fit demi-tour et fut emportée.

Très loin de cet endroit, dans un petit ravin entre des collines basses, elles s'arrêtèrent et respirèrent à grandes goulées brûlantes, jusqu'à ce que, au bout d'un long moment, leur respiration redevienne normale.

— « M'man, c'était stupide, » dit l'enfant, furieuse.

— « C'est sûr, » dit Coyote. « Mais tu as vu toute cette nourriture ? »

— « Je n'ai pas faim, » répondit l'enfant, boudeuse. « Tant que nous ne serons pas très loin d'ici. »

— « Mais ce sont les tiens, » dit Coyote. « Tes parents. Tes cousins. Bang ! Poum ! Vise le coyote ! Bang ! Vise le cul de ma femme ! Poum ! Vise n'importe quoi… BOOOOUM ! Démolis-le, mec ! BOOOUM ! »

— « Je veux rentrer à la maison, » dit l'enfant.

— « Pas tout de suite, » dit Coyote. « Il faut d'abord que je chie. » Ce qu'elle fit, puis elle se tourna vers l'étron fumant, se pencha sur lui. « Il dit que je dois rester, » rapporta-t-elle en souriant.

— « Il n'a rien dit du tout ! J'écoutais ! »

— « Tu sais comprendre ? Tu entends tout, Miss Grandes Oreilles ? Elle entend tout, elle voit tout avec sa saleté d'œil en résine…»

— « Toi aussi tu as des yeux en résine ! Tu me l'as dit ! »

— « C'est une histoire, » grinça Coyote. « Tu ne sais même pas reconnaître une histoire d'une chose vraie ! Écoute, fais ce que tu veux ; nous sommes dans un pays libre. Je reste dans le coin cette nuit. J'aime l'action. » Elle s'assit et se mit à pianoter sur le sol en cadence tout en chantant à mi-voix, un de ces chants sans fin et sans paroles qui empêchaient le temps de couler trop vite, qui tissaient les racines des arbres, des buissons, des fougères et de l'herbe sur la trame qui maintenait le ruisseau dans son lit et le rocher à sa place et la terre homogène. Et l'enfant s'étendit pour l'écouter.

— « Je t'aime, » dit-elle.

Coyote continua à chanter.

Le soleil descendit le dernier versant de l'ouest et laissa sur les collines désertes une clarté vert pâle.

Coyote s'était arrêtée de chanter. Elle renifla. « Hé, » fit-elle. « Le dîner. » Elle se leva et fureta le long de la ravine. « Ouais, » appela-t-elle doucement. « Viens par ici ! »

Avec des gestes raides, car les cristaux de la peur n'avaient pas encore fondu sur ses articulations, la fillette se leva et rejoignit Coyote. En retrait, le long de la colline, il y avait une de ces lignes, une clôture. Elle ne la regarda pas. Ça n'avait pas d'importance. Elles étaient à l'extérieur.

— « Regarde ça ! »

Un saumon fumé, entier, reposait sur une petite natte en écorce de cèdre.

— « Une offrande ! Ça alors ! » Coyote était si impressionnée qu'elle en oubliait les gros mots. « Ça fait des années que je n'en avais pas vu ! Je croyais qu'ils avaient oublié ! »

— « Une offrande à qui ? »

— « À moi ! Qui d'autre ? Ma petite, regarde-moi ça ! »

L'enfant considéra le saumon d'un œil sceptique.

— « Il a une drôle d'odeur. »

— « Comment ça ? »

— « Il sent le brûlé. »

— « Il est fumé, idiote ! Viens. »

« Je n'ai pas faim. »

— « Entendu. Ce n'est pas ton saumon de toute façon. C'est le mien. Mon offrande ; pour moi. Hé, vous autres ! Vous autres là-bas ! Coyote vous remercie ! Continuez comme ça, et peut-être ferai-je un bon geste envers vous, moi aussi ! »

— « Non, ne crie pas, m'man ! Ils ne sont pas très loin…»

— « Ils sont tous des miens, » dit Coyote avec un geste large, avant de s'asseoir en tailleur, de détacher un gros morceau de saumon et de le manger.

Étoile du Soir brillait comme une flaque d'eau profonde dans le ciel dégagé. En bas, de l'autre côté des collines jumelles, tout baignait dans une lumière trouble, pareille à du brouillard. L'enfant détourna les yeux pour contempler à nouveau l'étoile.

— « Oh, » fit Coyote. « Oh, merde. »

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Ce n'était pas si malin que ça, de manger ce truc, » dit Coyote, puis elle se tint le ventre et se mit à frissonner, à crier, à suffoquer – ses yeux roulèrent dans leurs orbites ; ses longs bras et ses jambes volèrent en tous sens, dans une danse saccadée ; de l'écume jaillit entre ses dents. Son corps se tendit en arrière, dessinant un arc, et l'enfant, en essayant de la retenir, fut violemment projetée de côté par les spasmes furieux. L'enfant se rapprocha à nouveau et maintint le corps qui, secoué de nouveaux spasmes, tressaillait, frémissait, s'immobilisait.

Quand la lune se leva, Coyote était froide. Jusque là, le pelage fauve avait conservé suffisamment de chaleur pour que la fillette se dise que peut-être elle était vivante, que peut-être, si elle continuait à la tenir, à la réchauffer, Coyote allait se rétablir. La fillette la serrait contre elle, sans regarder les lèvres noires retroussées sur les dents, les globes blancs des yeux. Mais quand elle sentit sous la fourrure le froid de la mort, l'enfant laissa retomber le léger cadavre raide sur le sol.

Non loin de là, elle creusa une fosse dans le sable rocailleux du ravin, une fosse peu profonde. Le peuple de Coyote n'enterrait pas ses morts ; elle le savait. Mais son peuple à elle, si. Elle transporta le petit cadavre jusqu'à la fosse, l'y déposa, et le recouvrit de son bandana bleu et blanc. Il n'était pas assez large ; les quatre pattes raides dépassaient. L'enfant recouvrit le corps de sable, de cailloux et d'une couche d'armoise et de broussailles maintenues par des pierres. Elle entassa aussi de la terre et des cailloux sur la carcasse de saumon empoisonnée. Puis elle se releva et s'éloigna sans un regard en arrière.

Au sommet de la colline, elle s'arrêta et contempla les lumières embrumées de la ville, dans la passe entre les collines.

— « J'espère que vous mourrez tous dans la souffrance, » dit-elle à voix haute. Elle tourna le dos et partit vers le désert.

## 5

Ce fut Mésange qui la trouva, le deuxième soir, au nord de la Butte de Cheval.

— « Je n'ai pas pleuré, » dit l'enfant.

— « Aucun de nous ne pleure, » dit Mésange. « Viens avec moi, à présent. Viens avec moi dans la maison de Grand-Mère. »

C'était un souterrain, mais très vaste, sombre et vaste, et la Grand-Mère était là, au centre, devant son métier à tisser. Elle confectionnait un tapis ou une couverture, avec les collines et la pluie noire et la pluie blanche, elle tissait la foudre. Elle continua à tisser en parlant.

— « Bonjour, Mésange. Bonjour, Nouvelle Venue. »

— « Grand-Mère, » la salua Mésange.

L'enfant dit : « Je ne suis pas des leurs. »

Les yeux de Grand-Mère étaient petits et ternes. Elle sourit et continua à tisser. La navette voltigeait à travers la chaîne.

— « Bonjour, Ancienne, en ce cas, » dit Grand-Mère. « Tu ferais mieux de retourner là-bas, maintenant. C'est là que tu vis. »

— « Je vivais avec Coyote. Elle est morte. Ils l'ont tuée. »

— « Oh, ne t'inquiète pas pour Coyote ! » dit Grand-Mère avec un petit rire. « Elle se fait tuer tout le temps. »

L'enfant garda le silence. Elle observait le tissage incessant.

— « Alors je… Pourrais-je rentrer à la maison… sa maison… ? »

— « Je ne crois pas que ça marcherait, » dit Grand-Mère. « Et toi, Mésange ? »

Mésange secoua la tête en silence.

— « Ce serait tout noir, à présent, vide, et plein de puces… Tu es sortie de ton époque pour venir dans notre pays ; mais je crois que Coyote voulait t'y ramener, tu vois. À sa façon. Si tu rentres maintenant, tu peux encore vivre avec eux. Ton père n'est-il pas là-bas ? »

La fillette hocha la tête.

— « Ils t'ont cherchée. »

— « C'est vrai ? »

— « Oh oui. Depuis que tu es tombée du ciel. L'homme était mort, mais tu n'étais pas là… ils ont cherché sans arrêt. »

— « Bien fait pour eux. Bien fait pour eux, » dit l'enfant. Elle mit ses mains devant son visage et se mit à pleurer d'une manière terrible, sans larmes.

— « Va, petite, ma Petite-Fille, » dit Araignée. « N'aie pas peur. Tu vivras très bien là-bas. J'y serai, moi aussi, tu sais. Dans tes rêves, dans tes idées, dans les recoins sombres de la cave. Ne me tue pas, sinon je ferai pleuvoir…»

— « Je viendrai te voir, » dit Mésange. « Fais-moi un jardin. »

L'enfant retint son souffle et serra les mains jusqu'à ce que ses sanglots cessent et lui permettent de parler.

— « Est-ce que que je verrai Coyote ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Grand-Mère.

L'enfant accepta cette réponse. Elle dit, après un autre silence : « Puis-je garder mon œil ? »

— « Merci, Grand-Mère, » dit l'enfant. Puis elle tourna les talons et se mit à gravir le versant de la nuit, en direction du lendemain. Devant elle, pendant longtemps, dans l'air de l'aube, vola un petit oiseau à tête noire, à l'aile légère.

Traduit par F. Maillet.

Titre original :

Buffalo Gais, Wont You Corne Out Tonight ?

Parution aux U.S. A. : F & SF. Novembre 1987.

Tiré de *Fiction n°405,* édité par Daniel Walther (1989)